

## SCÈNE I.

### LE BARBOUILLÉ.

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes.

Pour dire la vérité, je suis un homme très malheureux.

J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour ; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens.

Ma femme m'énerve.

Au lieu de m'aider et de faire ce que je veux,

Elle m'envoie balader 20 fois par jour.

Au lieu de s'occuper de la maison, elle préfère :

- se promener
- bien manger
- et rencontrer des personnes bizarres.
- 

Ah ! Pauvre Barbouillé, je suis vraiment malheureux !

Je dois punir ma femme.

Et, si je la tue...

Ce n'est pas une bonne idée.

Si je la tue, je risque d'être pendu.

Si je la fais mettre en prison...

La grognasse va séduire les gardiens pour sortir.

Que diable faire donc ?

Qu'est-ce que je peux faire ?

Mais voilà Monsieur le Docteur qui passe par ici : il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

Mais voilà Monsieur le Docteur qui arrive.

Je peux lui demander ce que je dois faire.

## SCÈNE II.

Le Docteur, Le Barbouillé.

LE BARBOUILLÉ.

Je m'en allais vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

Je voulais vous voir.

J'ai quelque chose d'important à vous demander.

LE DOCTEUR.

Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personae*.

Tu es bien mal élevé.

Tu es très bête ou personne ne t'a appris les bonnes manières.

Tu me parles sans enlever ton chapeau et sans respecter les règles de politesse.

Quoi ? Débuter d'abord par un discours mal digéré, au lieu de dire : Salve, Salut, porte toi bien, Docteur, le plus érudit des Docteurs. !

Quoi ? Tu ne me parles pas comme il faut.

Tu dois me dire :

Bonjour comment allez-vous docteur ?

Vous qui êtes le plus grand des docteurs !

Hé ! Pour qui me prends-tu, mon ami ?

Hé ! Pour qui est-ce que tu me prends, mon ami ?



important.

Alors, pour qui est-ce que tu me prends ?

LE BARBOUILLÉ.

Je vous prends pour un docteur.

Or çà, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer.

Il faut que vous sachiez...

Je vous prends pour un docteur.

À part ça, parlons de l'affaire que je veux vous proposer.

Je vais vous dire...

LE DOCTEUR.

Sache auparavant que je ne suis pas seulement un docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur :

Avant tout, tu dois savoir que je ne suis pas seulement **un** docteur !

Mais, je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur !

1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres, aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes.

1 parce que c'est le commencement.

C'est le premier de tous les nombres.

C'est pour ça que je suis le premier de tous les docteurs.

Le plus intelligent de tous les intelligents.

2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses : le sens et l'entendement ; et comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

2 parce qu'il y a 2 qualités qu'il faut avoir pour tout connaître.

Il faut réfléchir et comprendre.

Et comme je réfléchis beaucoup et que je comprends tout.

Je suis 2 fois docteur

LE BARBOUILLÉ.

D'accord. C'est que...

D'accord. Mais...

LE DOCTEUR.

3 Parce que le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote ; et comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

3 parce que le nombre de trois est parfait.

Comme moi aussi je suis parfait,

et que tout ce que je fais est parfait.

Je suis 3 fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien ! Monsieur le Docteur...

Hé bien ! Monsieur le Docteur...

LE DOCTEUR.

4° Parce que la philosophie a quatre parties : la logique, morale, physique et métaphysique ; et comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

4 parce que le savoir a 4 parties :

- la logique, c'est bien réfléchir

- la morale, c'est bien se comporter
- la physique, c'est bien observer les choses qu'on voit
- la métaphysique, c'est comprendre ce qu'on ne voit pas.

Comme je connais très bien ces 4 parties.

Je suis 4 fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable ! Je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

Oh oui ! (Agacé)

Je sais que vous êtes un bon docteur.

Mais écoutez moi !

LE DOCTEUR.

5° Parce qu'il y a cinq universelles : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connaissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement ; et comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connais l'utilité, je suis cinq fois docteur.

5° Parce qu'il y a cinq règles :

- classer les choses
- donner des noms aux choses
- séparer les choses différentes
- voir les choses spéciales et rares
- connaître la chance et le hasard.

C'est impossible de bien réfléchir  
si on ne connaît pas ces 5 règles.  
Et comme je connais très bien ces 5 règles  
et que je réfléchis très bien.  
Je suis 5 fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Il faut que j'aie bonne patience.

Il faut vraiment être patient, pour écouter toutes ces bêtises.

LE DOCTEUR.

6° Parce que le nombre de six est le nombre du travail ; et comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

6 Parce que le nombre 6 est le nombre du travail.

Comme je travaille sans arrêt pour mon succès,

Je suis 6 fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Ho ! Parle tant que tu voudras.

Vas-y ! Cause toujours.

LE DOCTEUR.

7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité ; et comme je possède une parfaite connaissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : O ter quatuorque beatum !

7 Parce que le nombre 7 est le nombre du bonheur.

Et comme je sais tout ce qui peut rendre heureux,

Que je suis moi-même heureux par mes talents,

Je suis obligé de dire que je suis 7 fois docteur.

(idée de garder le latin et expliquer que le docteur utilise le latin pour montrer qu'il est très très intelligent)



8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice, à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec laquelle je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur.

8 Parce que le nombre 8 est le nombre de la justice.

Il a la même forme en haut et en bas.

Comme je suis toujours très juste et prudent,

Je suis 8 fois docteur.

9° Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles.

9 parce qu'il y a 9 Muses.

Les Muses sont 9 belles femmes qui inspirent les artistes.

Comme je suis un grand poète et un grand musicien,

Les 9 Muses m'adorent.

Alors, je suis 9 fois docteur.

10° Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel, aussi, aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel : je contiens en moi tous les autres docteurs.

10 Parce que quand on passe le 10 on répète les autres nombres.

Par exemple, dans 12 on répète le 1 et le 2.

10 est le nombre le plus important du monde.

Et donc, quand on m'a trouvé,

on a trouvé le meilleur docteur du monde.

J'ai dans la tête l'intelligence de tous les docteurs du monde.

Ainsi tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur.

Avec toutes ces raisons qui montrent ma grande intelligence,  
Tu vois bien que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable est ceci ?

Je croyais trouver un homme bien savant, qui me donnerait un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminée qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre. Un, deux, trois, quatre, ha, ha, ha !

Oh bien ! Ce n'est pas cela : c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que si vous me satisfaisiez sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez ; de l'argent, si vous en voulez.

Qu'est-ce que c'est tout ce bla bla bla ?

Je croyais trouver un spécialiste,  
qui me donne de bons conseils.

A la place je trouve un baratineur.

Qui s'amuse avec les nombres...

On se croirait au loto.

Un, deux, trois, quatre, ha, ha, ha !

Eh bien, ce n'est pas ça.

S'il vous plaît, écoutez-moi.

Je ne suis pas là pour vous faire perdre votre temps.

Si vous faites ce que je vous demande, je vous donne ce que vous

voulez.

De l'argent, si vous voulez !

LE DOCTEUR.

Hé ! De l'argent.

Hé ! De l'argent.

LE BARBOUILLÉ.

Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

Oui de l'argent, et tout ce que vous voulez.

LE DOCTEUR, *troussant sa robe derrière son cul.*

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire ?

Sache, mon ami, que quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse serait dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffret admirable, ce coffret dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde ; et que tu me donnerais le monde où serait cette monarchie florissante, où serait cette province opulente, où serait cette île fertile, où serait cette ville célèbre, où serait cette

citadelle incomparable, où serait ce château pompeux, où serait cet appartement agréable, où serait cette chambre magnifique, où serait ce cabinet curieux, où serait ce coffret admirable, où serait cet étui précieux, où serait cette riche boîte dans laquelle serait enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

Tu me prends pour une personne  
qui ne pense qu'à l'argent ?

Il faut que tu sache que :

même si tu me donnes un sac plein d'argent

que ce sac est dans une belle boîte,

et que cette belle boîte est dans un coffre magnifique,

et que ce coffre magnifique est dans un grand château,

et que ce château est dans une ville très connue,

et que cette ville très connue est dans un pays riche,

et que ce pays riche est dans le monde ;

Et même si tu me donnes le monde où il y a ce pays, où il y a cette ville très connue, où il y a ce grand château, où il y a ce coffre magnifique, où il y a cette belle boîte dans laquelle se trouve le sac plein d'argent, je me ficherais pas mal de toi et de ton argent.

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui fallait parler d'argent ; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien plus aisé que de le contenter. Je m'en vais courir après lui.

Mince, je me suis trompé.

Comme c'est un médecin, j'ai cru qu'il fallait parler d'argent.

Les médecins ne pensent qu'à l'argent.

Mais comme il ne veut pas d'argent,

c'est encore mieux pour moi.

Ça ne va pas me coûter cher.

Je vais le rattraper.

### SCÈNE III.

Angélique, Valère, Cathau.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous assure que vous m'obligez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie : mon mari est si mal bâti, si débauché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

Monsieur, je vous remercie de rester de temps en temps avec moi.

J'aime bien votre compagnie.

Mon mari est trop moche.

C'est un pervers et un alcoolique.

Vous imaginez bien que je ne supporte plus de rester avec lui.

VALÈRE.

Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir, et je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement ; et que, puisque vous témoignez que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connaître combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez, par mes empressements.

Mademoiselle, c'est un plaisir d'être avec vous.

Je vous promets de tout faire pour vous plaire.

Je suis heureux d'apprendre que vous aimez bien ma compagnie.

Et je veux vous dévoiler mon amour.

CATHAU.

Ah ! Changez de discours : voyez porte-guignon qui arrive.

Attention ! Changez de sujet.

Y'a le tocard qui arrive.

#### SCÈNE IV.

Le Barbouillé, Valère, Angélique, Cathau.

VALÈRE.

Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles ; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre : et puisque votre frère est fort malade...

Mademoiselle, je suis triste  
de vous apporter de mauvaises nouvelles.  
Votre frère est très malade...

ANGÉLIQUE.

Monsieur, ne m'en dites pas davantage ; je suis votre servante, et vous rends grâce de la peine que vous avez prise.

Monsieur, ne m'en dites pas plus.  
Je vous remercie de m'avoir prévenu.

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ha ! ha ! Madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites, et vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne !

Ah ! Je vous ai surpris...  
C'est la preuve que je suis cocu !  
Sale petite garce je vous trouve avec un homme.

Je vous ai pourtant interdit de voir d'autres hommes.

Vous voulez vous débarrasser de moi ?

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! Faut-il gronder pour cela ? Ce Monsieur vient de m'apprendre que mon frère est bien malade : où est le sujet de querelles ?

Hé bien ! Pourquoi vous criez comme ça ?

Ce Monsieur vient me prévenir que mon frère est malade.

Où est le problème ?

Ce n'est pas une raison pour s'énerver.

CATHAU.

Ah ! Le voilà venu : je m'étonnais bien si nous aurions longtemps du repos.

Ah ! Ca faisait longtemps !

Il nous casse les pieds celui-là.

LE BARBOUILLÉ.

Vous vous gâteriez, par ma foi, toutes deux, Mesdames les carognes ; et toi, Cathau, tu corromps ma femme : depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valait.

Mesdames les garces vous êtes de plus en plus vilaines.

Et toi Cathau, tu es une mauvaise compagnie pour ma femme.

Depuis que tu travaille pour ma femme, ma femme ne vaut plus rien.

CATHAU.



Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

Vraiment oui, vous racontez de belles conneries.

ANGÉLIQUE.

Laisse là cet ivrogne ; ne vois-tu pas qu'il est si saoul  
qu'il ne sait ce qu'il dit ?

Oublie cet alcoolique.

Tu ne vois pas qu'il est saoul.

Il dit n'importe quoi.

SCÈNE V.

Gorgibus, Villebrequin, Angélique, Cathau,  
Le Barbouillé.

GORGIBUS.

Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille ?

Tiens c'est encore mon idiot de gendre.

Il se dispute encore avec ma fille.

Il faut savoir ce que c'est.

Il faut savoir ce que c'est.

GORGIBUS.

Hé quoi ? Toujours se quereller ! Vous n'aurez point la  
paix dans votre ménage ?

Hé quoi ?

Vous vous disputez encore !

Vous ne serez jamais tranquilles dans votre couple ?

LE BARBOUILLÉ.

Cette coquine-là m'appelle ivrogne. Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte major, en présence de tes parents.

Cette coquine-là me traite d'alcoolique.

Tiens, j'ai bien envie de te mettre une baffe devant ton père.

GORGIBUS.

Je dédonne au diable l'escarcelle, si vous l'aviez fait.

Si vous donnez une baffe à ma fille,  
je reprends mon argent.

ANGÉLIQUE.

Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

CATHAU.

Que maudite soit l'heure que vous avez choisi ce grigou !...

Mais quel minable!!

Pourquoi vous l'avez choisi ?

GORGIBUS.

Allons, taisez-vous, la paix !

Allons, taisez-vous, du calme !

## SCÈNE VI.

Le Docteur, Villebrequin, Gorgibus, Cathau,  
Angélique, Le Barbouillé

LE DOCTEUR.

Qu'est ceci ? Quel désordre ! Quelle querelle ! Quel grabuge ! Quel vacarme ! Quel bruit ! Quel différend ! Quelle combustion ! Qu'y a-t-il, Messieurs ? Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? Çà, çà, voyons un peu s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord, que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

Qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

Quelle est cette dispute ?

Quel est ce boucan ?

Quel est ce bruit ?

Qu'est-ce qui vous arrive, Messieurs ?

Qu'est-ce qu'il y a ?

Qu'est-ce qu'il y a ?

Est-ce que vous ne pouvez pas essayer de vous mettre d'accord ?

Je peux vous aider.

Je peux trouver une solution pour vous mettre d'accord.

GORGIBUS.

C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

C'est mon gendre et ma fille qui se disputent.

LE DOCTEUR.

Et qu'est-ce que c'est ?

Voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

Et qu'est-ce que c'est ?

Racontez-moi pourquoi ils se disputent.

GORGIBUS.

Monsieur...

Monsieur...

LE DOCTEUR.

Mais en peu de paroles.

Mais en quelques mots.

GORGIBUS.

Oui-da. Mettez donc votre bonnet.

Oui d'accord.

Mettez votre bonnet de docteur.

Avec votre bonnet vous serez plus intelligent.

LE DOCTEUR.

Savez-vous d'où vient le mot bonnet ?

Savez-vous d'où vient le mot bonnet ?

GORGIBUS.

Nenni.

Je n'en sais rien.

LE DOCTEUR.

Cela vient de bonum est, "bon est, voilà qui est bon",  
parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions.

Cela vient du latin "bonum est".

“Bonum” : bon, “Est” : est ; bon-est, est-bon,

Cela veut dire : voilà qui est bon.

Le bonnet est bon parce qu'il protège  
des rhumes et des infections.

GORGIBUS.

Ma foi, je ne savais pas cela.

Je ne savais pas.

LE DOCTEUR.

Dites donc vite cette querelle.

Racontez-moi vite cette dispute.

GORGIBUS.

Voici ce qui est arrivé...

Voici ce qui est arrivé...

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir  
longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires  
pressantes qui m'appellent à la ville ; mais pour remettre  
la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un  
moment.

Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

J'ai des rendez-vous, je suis vraiment pressé.

Mais pour ramener le calme dans votre famille,  
je veux bien perdre un peu de temps.

GORGIBUS.

J'aurai fait en un moment.

Je serais rapide.

LE DOCTEUR.

Soyez donc bref.

Soyez rapide.

GORGIBUS.

Voilà qui est fait incontinent.

Je vous raconte ça tout de suite.

LE DOCTEUR.

Il faut avouer, Monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns qu'on ne les entend point : *Virtutem primam esse puta compescere linguam*. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

Il faut dire, Monsieur Gorgibus, que c'est très bien de dire les choses en quelques mots.

Personne n'écoute les bavards.

Ils parlent tellement que les gens en ont marre.

Oui, la plus belle qualité d'un homme intelligent, c'est de parler peu.

GORGIBUS.

Vous saurez donc...

Je vous raconte alors...

LE DOCTEUR.

Socrate recommandait trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles.

Commencez donc, Monsieur Gorgibus.

Socrates était un philosophe très connu.

Un philosophe est une personne qui réfléchit beaucoup.

Il écrit ce qu'il pense dans des livres.

Socrates avait beaucoup d'élèves.

Socrates disait 3 choses très importantes à ses élèves.

Il disait il faut :

- 1 : faire les choses doucement
- 2 : manger moins
- et 3 : dire les choses en peu de mots.

Je vous écoute, Monsieur Gorgibus, allez-y.

GORGIBUS.

C'est ce que je veux faire

C'est ce que je veux faire.

LE DOCTEUR.

En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophtegme, vite, vite, Monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

En quelques mots !

Sans trop de bla bla.

Dites-moi quelque chose d'intelligent.

Vite, vite, Monsieur Gorgibus !

Dépêchez-vous, évitez de trop parler.

GORGIBUS.

Laissez-moi donc parler.

Laissez-moi donc parler.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gorgibus, touchez là : vous parlez trop ; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

ça suffit, Monsieur Gorgibus !

Vous parlez trop.

Il faut que quelqu'un d'autre me raconte pourquoi ils se disputent.

CATHAU.

Monsieur le Docteur, vous saurez que...

Monsieur le Docteur, je vais vous raconter...

LE DOCTEUR.

Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon français. Hé quoi ? Vous commencez la narration sans avoir fait un mot d'exorde ? Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

Vous, vous ne savez rien.

Vous êtes une imbécile... une idiote.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Vous commencez l'histoire sans raconter le début ?

Il faut que quelqu'un d'autre me raconte la dispute.

Mademoiselle, racontez-moi pourquoi vous vous disputez .

ANGÉLIQUE.



Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari ?

Est-ce que vous voyez-là mon mari ?

C'est un fainéant et un sac à vin.

C'est un alcoolique.

LE DOCTEUR.

Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

Doucement, s'il vous plaît.

Parlez avec respect de votre mari

Quand vous parlez à un docteur comme moi.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Vraiment oui, docteur ! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je suis docteur quand je veux.

Ah ! Vraiment oui, docteur !

Je me fiche pas mal de vous et de votre médecine.

Moi aussi je peux être docteur quand je veux.

LE DOCTEUR.

Tu es docteur quand tu veux, mais je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction ; des genres, le masculin ; des déclinaisons, le génitif ; de la syntaxe, mobile cum fixo ; et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, quia constat ex una longa et duabus brevibus. Venez çà, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

Tu es docteur quand tu veux.  
Mais je pense que tu es un très mauvais docteur.  
Tu n'en fais qu'à ta tête,  
Tu parles pour ne rien dire,  
Et tu fais des phrases trop simples avec des mots connus.  
(Il se tourne vers le barbouillé)  
Vous, venez voir.  
Dites-moi pourquoi vous vous disputez.

LE BARBOUILLÉ.

Monsieur le Docteur...

Monsieur le Docteur...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien commencé : "Monsieur le Docteur !"  
ce mot de docteur a quelque chose de doux à l'oreille,  
quelque chose plein d'emphase : "Monsieur le Docteur !"  
Voilà qui commence bien : "Monsieur le Docteur !"  
Ce mot de docteur a quelque chose d'agréable à l'oreille.  
C'est tellement joli : "Monsieur le Docteur !"

LE BARBOUILLÉ.

À la mienne volonté...

Je voudrais...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien : "à la mienne volonté !"

La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens

pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet : voilà qui est bien :  
"à la mienne volonté !"

Comme ça c'est très bien : "je voudrais !"

Vouloir veut dire souhaiter quelque chose.

Souhaiter quelque chose veut dire avoir des moyens pour réussir.

Réussir c'est avoir ce qu'on veut.

Comme ça c'est très bien : "je voudrais !"

LE BARBOUILLÉ.

J'enrage.

Il me saoule

LE DOCTEUR.

Otez-moi ce mot : "j'enrage" ; voilà un terme bas et populaire.

Ne dites pas "il me saoule".

Il me saoule c'est grossier.

LE BARBOUILLÉ.

Hé ! Monsieur le Docteur, écoutez-moi, de grâce.

Hé ! Monsieur le Docteur, écoutez-moi, s'il vous plaît.

LE DOCTEUR.

Audi, quaeso, aurait dit Cicéron.

« Ecoute s'il te plaît », aurait dit le poète très connu Cicéron.

LE BARBOUILLÉ.

Oh ! Ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine ; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral ; et que diable donc est

ceci ?

Oh ! Si c'est rond, si c'est carré, si c'est un triangle je m'en fiche pas mal !

Mais tu vas m'écouter, ou je te casse ton nez de docteur.

Mais, qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

*Le Barbouillé, Angélique, Gorgibus, Cathau, Villebrequin parlent tous à la fois, voulant dire la cause de la querelle, et le Docteur aussi, disant que la paix est une belle chose, et font un bruit confus de leurs voix ; et pendant tout le bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber ; le Docteur se doit laisser tomber sur le dos ; le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, en l'entraînant, le Docteur doit toujours parler, et compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'était point à terre, alors qu'il ne paraît plus.*

GORGIBUS.

Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

Allons ma fille, rentrez chez vous.

Faites la paix avec votre mari.

VILLEBREQUIN.

Adieu, serviteur et bonsoir.

Au revoir à tous et bonne soirée.

CATHAU

Venez, il est encore temps de retrouver Valère, au bal, chez la voisine.

Nous allons vous faire toute belle.

SCÈNE VII.

Valère, La Vallée, Angélique s'en va.

**CATHAU**

Cela ne peut se différer ; et si vous tardez un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment, et vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

Angélique, vous donne rendez-vous à la fête dans une demi-heure.  
Dépêchez-vous.

**VALÈRE.**

Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre à l'assignation que vous me donnez, dans une heure.

Merci pour le message Cathau!

J'y vais tout de suite!

## SCÈNE VIII.

### ANGÉLIQUE.

Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret : il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étais son chien.

Pendant que mon mari n'est pas là,  
je vais faire un tour à la fête d'une voisine.

Je serai rentrée avant mon mari.

Il doit être au bistrot en train de boire.

Il ne verra pas que je suis sortie.

Ce sauvage me laisse toute seule à la maison.

Comme si j'étais son chien.

## SCÈNE IX.

### LE BARBOUILLÉ.

Je savais bien que j'aurais raison de ce diable de Docteur, et de toute sa fichue doctrine. Au diable l'ignorant ! J'ai bien renvoyé toute la science par terre. Il faut pourtant que j'aille un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

Je savais bien que j'allais me débarrasser de ce Docteur, et de tout son bla bla ;

Je l'ai aplati comme une crêpe.

Quel imbécile !

Je rentre, pour voir si ma femme Angélique a préparé le dîner.

## SCÈNE X.

### ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse ! J'ai été trop tard, l'assemblée est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde sortait ; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'était.

Mais la porte est fermée. Cathau ! Cathau !

Comme je suis malheureuse !

Je suis arrivée trop tard, la fête est finie.

Je suis arrivée quand tout le monde partait.

C'est dommage, mais ce sera pour une prochaine fois.

Je rentre à la maison comme si de rien n'était.

Mais la porte est fermée.

Cathau ! Cathau !

## SCÈNE XI.

Le Barbouillé, à la fenêtre, Angélique.

LE BARBOUILLÉ.

Cathau, Cathau ! Hé bien ! Qu'a-t-elle fait, Cathau ? Et d'où venez-vous, Madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait ?

Cathau, Cathau ! Hé bien !

Qu'est-ce qu'elle a fait Cathau ?

Et d'où venez-vous, Madame la grognasse, à l'heure qu'il est ?

ANGÉLIQUE.

D'où je viens ? Ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

D'où je viens ?

Ouvre-moi et je te dirai d'où je viens.

LE BARBOUILLÉ.

Oui ? Ah ! Ma foi, tu peux aller coucher d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue : je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable ! Être toute seule à l'heure qu'il est ! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paraît plus rude de moitié.

Oui ? Ah ! tu peux aller dormir là d'où tu viens.

Ou si tu préfères tu peux dormir dans la rue.

Je n'ouvre pas à une femme qui n'est pas fidèle.

Comment, ça ! Tu es toute seule dans la rue aussi tard ?

Je ne sais pas si c'est mon imagination, j'ai l'impression que je suis cocu.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! Pour être toute seule, qu'en veux-tu dire ? Tu me querelles quand je suis en compagnie : comment faut-il donc faire ?

Hé bien ! Je suis toute seule, et alors ?

Tu n'es pas content quand je suis avec d'autres personnes.

Je ne sais plus quoi faire, moi !



LE BARBOUILLÉ.

Il faut être retiré à la maison, donner ordre au souper,  
avoir soin du ménage, des enfants ; mais sans tant de  
discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable et me  
laisse en repos.

Il faut rester à la maison.

Faire à manger.

Faire le ménage.

T'occuper des enfants.

Tu dois faire tout ça sans discuter.

Salut, bonsoir, fous le camp !

Et laisse-moi dormir tranquille.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux pas m'ouvrir ?

Tu ne veux pas m'ouvrir ?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je n'ouvrirai pas.

Non, je n'ouvrirai pas.

ANGÉLIQUE.

Hé ! Mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon  
cher petit cœur !

Hé ! Mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon  
petit cœur !

LE BARBOUILLÉ.

Ah, crocodile ! Ah, serpent dangereux ! Tu me caresses pour me trahir.

Ah, espèce de sorcière !

Ah, serpent dangereux !

Tu essaies de m'avoir pour que je t'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Ouvre, ouvre donc !

Ouvre, ouvre-moi s'il te plaît !

LE BARBOUILLÉ.

Adieu ! Vade retro, Satanas.

Adieu ! Fous le camp espèce de sorcière !

ANGÉLIQUE.

Quoi ? Tu ne m'ouvriras point ?

Quoi ? Tu ne vas pas m'ouvrir ?

LE BARBOUILLÉ.

Non.

Non.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de pitié de ta femme, qui t'aime tant ?

Tu n'as pas pitié de ta femme ?

Je t'aime tellement.

LE BARBOUILLÉ.

Non, je suis inflexible : tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort ; je suis inexorable.

Non, je ne changerai pas d'avis.

Tu t'es moquée de moi, je me venge.

Je te laisse dehors.

ANGÉLIQUE.

Sais-tu bien que si tu me pousses à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras ?

Tu sais bien que si tu m'énerve, je vais me mettre en colère.  
Je vais faire quelque chose que tu vas regretter.

LE BARBOUILLÉ.

Et que feras-tu, bonne chienne ?

Et qu'est-ce que tu feras, espèce de chienne ?

ANGÉLIQUE.

Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte ; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

Tiens, si tu ne m'ouvres pas, je vais me tuer devant la porte.

Mes parents vont sûrement venir avant d'aller dormir.

Ils vont venir vérifier si tous va bien entre nous.

Ils vont voir que je suis morte.

Et tu seras pendu.

LE BARBOUILLÉ.

Ah, ah, ah, ah, la bonne bête ! Et qui y perdra le plus de nous deux ? Va, va, tu n'es pas si sotte que de faire ce coup-là.

Ah, ah, ah, ah, la bonne blague !

Et qui va perdre entre nous deux ?

Vas-y tu n'es pas si bête pour te tuer.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le crois donc pas ? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt : si tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le coeur.

Tu ne me crois pas ?

Tiens, regardes, voilà mon couteau.

Si tu ne m'ouvres pas, je m'enfonce le couteau dans le cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Prends garde, voilà qui est bien pointu.

Fais attention le couteau est pointu.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux donc pas m'ouvrir ?

Tu est vraiment sûr que tu ne veux pas m'ouvrir ?

LE BARBOUILLÉ.

Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point ; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

Je t'ai déjà dit 20 fois que je n'ouvrirai pas.

Vas-y tue-toi, crève, fou le camp, ce n'est pas mon problème !

ANGÉLIQUE, *faisant semblant de se frapper.*

Adieu donc !... Ay ! Je suis morte.

Adieu !... Ay ! Je suis morte.

LE BARBOUILLÉ.

Serait-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là ? Il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

Elle n'est pas assez bête pour se tuer ?

Je vais prendre a bougie pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement, cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

Je vais t'avoir.

Pendant que tu me cherches,

je rentre dans la maison sans me faire voir.

Ça sera bien fait pour toi.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien ! Ne savais-je pas bien qu'elle n'était pas si sottre ? Elle est morte, et si elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, elle m'avait fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied ; car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurais apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh ! Oh ! je pense que le vent a fermé la porte. Hé ! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

Hé bien ! je savais bien qu'elle n'était pas assez bête pour se tuer.

Elle n'est pas morte, si elle court comme un cheval au galop.

Elle m'a vraiment fait peur.

Elle a bien fait de se sauver.

si je la retrouve en vie, après m'avoir fait peur,

je lui mets 5 ou 6 coups de pied au cul.

Je vais lui apprendre à faire l'andouille moi !

Bon, je vais me coucher maintenant !

Oh ! je pense que le vent a fermé la porte.

Hé ! Cathau, Cathau, ouvre-moi !

ANGÉLIQUE.

Cathau, Cathau ! Hé bien ! Qu'a-t-elle fait, Cathau ? Et d'où venez-vous, Monsieur l'ivrogne ? Ah ! Vraiment, va, mes parents, qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités. Sac à vin infâme, tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour.

Cathau, Cathau ! Hé bien !

Qu'est-ce qu'elle a fait Cathau ?

Et d'où venez-vous, Monsieur l'alcoolique ?

Mes parents vont venir et ils verront bien que tu es un alcoolique.

Espèce de sac à vin, tu es tout le temps au bistrot.

Tu laisses ta femme et tes enfants tous seuls toute la journée, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose.

LE BARBOUILLÉ.

Ouvre vite, diablesse que tu es, ou je te casserai la tête.

Ouvre vite, espèce de sorcière, ou je te casse la tête.

SCÈNE XII.

Gorgibus, Villebrequin, Angélique, Le  
Barbouillé.

GORGIBUS.

Qu'est ceci ? Toujours de la dispute, de la querelle et de la dissension !

Qu'est-ce qui se passe encore ?

Encore en train de vous disputer !

Hé quoi ? Vous ne serez jamais d'accord ?

Hé quoi ? Vous ne serez jamais d'accord ?

ANGÉLIQUE.

Mais voyez un peu, le voilà qui est saoul, et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme horrible ; il me menace.

Regardez à quelle heure il rentre !

Il est complètement saoul.

Il fait un bazar pas possible et il me menace.

GORGIBUS.

Mais aussi ce n'est pas là l'heure de revenir. Ne devriez-vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure, et bien vivre avec votre femme ?

Ce n'est pas une heure pour rentrer à la maison.

Un bon père de famille rentre tôt pour s'occuper de sa famille.

Et ne se dispute pas avec sa femme.

LE BARBOUILLÉ.

Je me donne au diable, si j'ai sorti de la maison, et demandez plutôt à ces Messieurs qui sont là-bas dans le parterre ; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah ! Que l'innocence est opprimée !

Elle ment.

Je jure que je ne suis pas sorti de la maison.

Demandez aux gens qui sont là. (*montre le public*)

C'est elle qui vient de rentrer.

Ah ! Je n'ai rien fait de mal !

GORGIBUS.

Çà, ça ; allons, accordez-vous ; demandez-lui pardon.

Ça va ! ce n'est pas grave.

Demandez-lui pardon. (montre Angélique)



LE BARBOUILLÉ.

Moi, pardon ! J'aimerais mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

Moi, lui demander pardon !

Jamais de la vie !

Je suis trop en colère.

GORGIBUS.

Allons, ma fille, embrassez votre mari, et soyez bons amis.

Allons, ma fille, embrassez votre mari, et faites la paix.

SCÈNE XIII et dernière.

Le Docteur, à la fenêtre, en bonnet de nuit et en camisole : Le Barbouillé, Villebrequin, Gorgibus, Angélique.

LE DOCTEUR.

Hé quoi ? Toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il donc ? On ne saurait avoir du repos.

Hé quoi ?

Toujours du bruit, des problèmes, du désordre, des discussions, des disputes, des insultes, des bagarres, des guerres sans fin.

Qu'est-ce que c'est ?

Qu'est-ce qu'il y a ?

On ne peut pas dormir ici.

GORGIBUS

Ce n'est rien, Monsieur le Docteur ; tout le monde est d'accord.

Ce n'est rien, Monsieur le Docteur ; tout le monde est d'accord.

LE DOCTEUR.

À propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles ?

Tout le monde est d'accord ?

Ça me fait penser à un livre.

Je peux vous lire le texte qui dit que le monde existe seulement grâce à l'accord entre la terre, le ciel et les étoiles ?

VILLEBREQUIN ou GORGIBUS

Cela est-il bien long ?

Est-ce que le texte est long ?

LE DOCTEUR.

Non, cela n'est pas long : cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

Non, ce n'est pas long :

Il y a juste 60 ou 80 pages.

GORGIBUS

Adieu, bonsoir ! Nous vous remercions.

Il n'en est pas de besoin.

Ah, merci, pas besoin.

Au revoir.

LE DOCTEUR.

Vous ne le voulez pas ?

Vous ne voulez vraiment pas ?

GORGIBUS.

Non.

Non.

LE DOCTEUR.

Adieu donc ! Puisqu'ainsi est ; bonsoir ! Latine, bona  
nox.

Bon d'accord.

Si c'est comme ça, bonsoir !

Et bonne nuit.

GORGIBUS.

Allons-nous-en souper ensemble, nous autres.

Allez, venez, allons manger tous ensemble.

FIN